



HAL
open science

Les voix de la réappropriation

Antoine Idier

► **To cite this version:**

| Antoine Idier. Les voix de la réappropriation. 2021. hal-03369134

HAL Id: hal-03369134

<https://hal.science/hal-03369134>

Preprint submitted on 7 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Antoine Idier

version anglaise (traduite par Thomas Muzart et Ramon A. Biel) publiée dans Denis M. Provencher et Siham Bouamer (dir.), *Abdellah Taïa's Queer Migrations. Non-places, Affect, and Temporalities*, Lanham, Lexington Books, coll. « After the Empire », 2021

Les voix de la réappropriation

Washington, 22 mars 2019

Mon cher Abdellah,

quand ton ami Ralph Heyndels m'a proposé d'intervenir à Washington, lors de la convention de la NEMLA, au panel organisé par Mireille Le Breton, j'ai accepté avec joie. Tu m'avais raconté le colloque Jean Genet de 2007 à son initiative ! Mais, passé le premier enthousiasme qui mêlait la joie des amitiés partagées, la célébration de ton travail et la découverte de Washington, l'angoisse.

Que dire ?

L'amitié ne doit pas être bavarde, écrit quelque part Michel Foucault. Le même Foucault a mis en garde contre la violence du discours théorique qui enferme un auteur, qui n'est qu'une « morale d'état civil » si elle consiste à imposer une stabilité et une identification à ceux qui pourtant « écrivent pour n'avoir plus de visage ». « Ne me demandez pas qui je suis et ne me dites pas de rester le même »¹, l'injonction de Foucault ne cesse de me préoccuper depuis longtemps.

Ici, dans la proximité de l'amitié, le problème m'est apparu plus aigu encore. Une violence, à vous décortiquer publiquement, toi et tes livres, en ton absence. Une trahison. Nous avons souvent discuté ensemble de la toute puissance de la théorie quand elle ne s'autorise que d'elle-même, du vain bavardage qu'elle peut constituer, de la satisfaction narcissique et ridicule qu'elle confère à celui qui discourt béatement sur le monde en le regardant en surplomb ; nous avons trop discuté de tout cela pour que je ne garde pas en mémoire cet avertissement d'*Un pays pour mourir* au sujet de « ces deux pédales » qui « se la jouent intellectuels », citant « Mister Jean-Paul Sartre et la Señora Simone de Beauvoir »² – et pour que je n'oublie pas, non plus, le reproche adressé par Ahmed à

1 Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2008, p. 29.

2 Abdellah Taïa, *Un pays pour mourir*, Paris, Seuil, 2015, p. 37.

Emmanuel, dans *Celui qui est digne d'être aimé*, de « corrompre la beauté simple » par le fait de « tout voir de manière analytique »³. D'où le subterfuge de recourir à cette lettre.

Comme je te l'ai dit il y a quelques mois, ton dernier et si beau roman, *La Vie lente*, est à mes yeux « un roman de rupture. » Rupture avec le passé et tes précédents romans. Comme si celui-ci était la forme que tu avais trouvée pour poser radicalement de nombreux problèmes que tu exprimes depuis quelques temps, notamment sur ta propre trajectoire, et que tu as par exemple détaillés dans l'entretien que nous avons fait ensemble pour *Fixxion* – en particulier, disais-tu, la « déconstruction de toutes les identités dans lesquelles j'ai avancé ou que j'ai volontairement affirmées », la destruction de « tous les murs », de « toutes les définitions qui m'ont aidé pour arriver jusqu'à Paris et pour me dire "je suis un être digne de faire telle ou telle chose" »⁴. Il me semble que s'y trouvent condensées, et portées à une forte intensité, des préoccupations qui t'ont beaucoup travaillé ces dernières années.

Tu plaisantes souvent sur l'« arabe mal-élevé » que tu serais, dans la vie. Il est certain que tu peux l'être en littérature, si cela consiste à venir y dire ce qu'il ne faut pas dire, à se comporter autrement qu'il ne faudrait. Tu t'amuses beaucoup à te présenter aussi comme un charmeur, un ensorceleur qui sait jouer de la séduction pour parvenir à ses fins. En cela, *La Vie lente* est un puissant « cheval de Troie », selon la formule de Monique Wittig au sujet de la littérature : un objet qui se présente sous les apparences innocentes du cadeau mais qui se révèle être en réalité une arme redoutable.

Ce qui me frappe, c'est que ce roman regarde autant vers la France que vers le Maroc, et autant vers le futur que vers le passé. *Celui qui est digne d'être aimé* est, lui, tourné vers le passé, par un mouvement de généalogie qui cherche à comprendre comment le héros Ahmed (qui partage de nombreux traits avec Mounir de *La Vie lente*) en est arrivé là. Tandis que *La Vie lente* dresse ce constat : c'est Paris qui est désormais le lieu du futur et il va bien falloir composer avec, qu'on le

3 Abdellah Taïa, *Celui qui est digne d'être aimé*, Paris, Seuil, 2017, p. 117.

4 Abdellah Taïa et Antoine Idier, « "Sortir de la peur". Construire une identité homosexuelle arabe dans un monde postcolonial », *Fixxion. Revue critique de fixxion française contemporaine*, n°12, 2016, p. 197.

veille ou non. C'est aussi la différence avec *Un pays pour mourir* dans lequel les personnages sont davantage de passage (Mojtaba, l'émigré iranien), au terme de leur vie ou sinon en marge de la société dominante. Il y a un déplacement géographique qui n'est pas anodin dans *La Vie lente* : de Belleville (qui, comme la Goutte d'or, est un lieu de refuge, celui d'une communauté qui protège, en opposition par exemple avec le Jardin du Luxembourg), à la rue de Turenne, c'est à dire au cœur de la société française, ou plutôt au cœur de ses fractions dominantes et de l'image que les dominants veulent donner de cette société et d'eux-mêmes, et au cœur du pouvoir et des mythologies qu'ils cherchent à préserver.

Précisément, ce déplacement du lieu de la littérature me semble particulièrement fort et puissant : il s'agit d'ausculter la France au plus profond d'elle-même, ses racines intérieures (son inconscient, son *habitus*) – ses dominations, son racisme, son islamophobie, son homophobie, ses classes sociales, ses exclusions, son histoire, ses mensonges sur son passé, etc. Il serait inexact de prétendre que c'est un de tes premiers livres qui porte autant sur la France. Mais la France y est présente d'une façon nouvelle, qu'incarne Madame Marty, personnage central, qui n'est pas une immigrée – ce qui est rare dans tes livres. J'allais écrire de Madame Marty qu'elle est « vraiment française », expression éminemment problématique dans la mesure où le livre ne cesse rappeler que le sens du « vraiment français » pose problème, et pose des problèmes quotidiens, infernaux, à Mounir, du fait de son statut et de sa trajectoire (« l'immigré arabe bien intégré que je suis censé représenter à Paris »⁵). De tes personnages, en tout cas, Madame Marty est un des premiers à incarner ainsi une « filiation » française (si je puis dire), et même la France tout court.

Déplacement du lieu de la littérature et du lieu de l'écriture. Ce n'est pas le seul déplacement : la question « où aller ? » est omniprésente. Telle est, par exemple, la solution impérative qui apparaît à Mounir dans *La Vie lente* : « Sauver ma peau, une seconde fois. [...] »

5 Abdellah Taïa, *La Vie lente*, Paris, Seuil, 2019, p. 86.

Quitter Paris.⁶ » Le mouvement, la géographie lui sont vitaux : aller à la Défense, puis à Nanterre, et renouer un lien avec les immigrés auparavant « négligé », « ignorés » et « méprisés »⁷. La question est aussi celle d'Ahmed dans *Celui qui est digne d'être aimé* : « Où fuir ?⁸ » Cette question, elle est tienne : « Where are we going to live now? », écrivais-tu dans le *New York Times* après les attentats de 2015⁹.

Revenir est aussi une des préoccupations majeures des personnages de tes romans, en même temps que fuir. Ils ne sont définitivement plus de là d'où ils viennent, ce lieu qu'ils ont fui en même temps qu'ils en étaient chassés. Mais ils ne peuvent non plus être de là où ils se trouvent désormais, où l'on ne veut pas d'eux et où ils restent des étrangers. Aussi tangent-ils entre deux rives. Ils incarnent cette « double absence » dont on a parlé le sociologue Abdelmalek Sayad. Mounir, encore, dans *La Vie lente* : « Je voulais redevenir ce petit chat qui marchait au milieu des tigres affamés », « Je voulais revenir là où tout avait été impossible au départ ». Et encore : « C'était plutôt un retour à la source », « C'est vrai qu'on ne peut absolument pas s'éloigner trop longtemps de notre première origine.¹⁰ »

Elle est belle, et intrigante, cette expression « la première origine » : il y aurait donc une « seconde origine » ? voire une deuxième origine, une troisième, etc. ? Ainsi, avant de revenir, il faudrait donc savoir où revenir ? La cartographie du retour n'est peut-être pas aussi aisée à établir qu'il n'y paraît.

Il y a un de textes que je trouve très important, mon cher Abdellah. C'est « Écrire sans mots », de 2016. Tu y reviens sur ta relation avec le français, « une arme peut-être », et même « la bonne arme pour aller jusqu'au bout de cette entreprise », « au bout de la bataille » – la bataille pour l'existence, pour la vie, pour l'amour. Tu écris : « Aujourd'hui [...] quelque chose est en train de

6 *La Vie lente, op. cit.*, p. 125.

7 *Ibid.*, p. 70.

8 *Celui qui est digne d'être aimé, op. cit.*, p. 27 (également p. 62).

9 « Is Any Place Safe ? », *New York Times*, 18 novembre 2015, <<https://www.nytimes.com/2015/11/18/opinion/is-any-place-safe.html>>.

10 *La Vie lente, op. cit.*, p. 68-69, p. 82 et p. 252.

s'effondrer, dans mon cœur, autour de moi. C'est plus grand que moi, que nous. Il est peut-être temps de revenir à la langue arabe.¹¹ »

Revenir à la langue arabe. Voilà peut-être le point de retour. La langue de l'origine, de la première origine, avant le « départ » et la « trahison ». La langue, racontes-tu, de Salé, de la pauvreté, de la famille – à laquelle s'oppose le français, la langue des riches, des bourgeois, du pouvoir, des colons, de l'université, de ceux qui sont encore colonisés. L'idée est belle et puissante. Je suis très curieux de savoir si le projet va aboutir.

Je m'interroge aussi sur ce projet, et toi également me semble-t-il en te lisant.

Ce texte a été publié en 2016. Depuis, tu as publié deux romans, rédigés en français ; tu as écrit de nombreux textes, en français également – et, à ma connaissance, rien en arabe. Certes, *Celui qui est digne d'être aimé* y fait un retentissant écho : dans la très forte lettre qu'Ahmed adresse à Emmanuel, il fait état de l'aliénation de ceux qui, transformés en « petit pédé[s] parisien[s] bien comme il faut », prétendent que « la France les a sauvés ». Or, raconte le jeune homme, « à 30 ans, je ne parle même plus l'arabe comme avant. [...] J'ai à présent un accent bizarre quand je parle cette langue. Ma langue n'est plus ma langue. » La langue est alors le signe et le paroxysme de la dépossession, de ce mouvement qui consiste à « s'intégrer de force dans la société française » et « à faire oublier notre peau, notre origine »¹² (à l'image, aussi, des prénoms, Marguerite et Jeanne, choisies pour ses filles par Jamal, le beau-frère d'Ahmed). Si bien qu'Ahmed affirme : « Je veux quitter le français tel que je le pratique depuis que je te connais. » Un peu plus tôt, il avait pourtant reconnu : « Je ne pourrai pas revenir en arrière.¹³ »

Vouloir quitter, ne pas pouvoir revenir... Dans quelle mesure cette impossibilité de revenir en arrière est tienne, mon cher Abdellah ? Et dans quelle mesure *La Vie lente* est-elle née du constat de cette impossibilité ? Et de la nécessité qui en découlait : faute de pouvoir revenir en arrière, aller encore plus loin ? Comme s'il y avait une impossible réappropriation ; ou, du moins, un retour qui

11 Abdellah Taïa, « Écrire sans mots », Abdellah Baïda, Mamoun Lahbabi et Jean Zaganiaris, *Voix d'auteurs du Maroc*, Rabat, Éditions Marsam, 2016, p. 141-144.

12 *Celui qui est digne d'être aimé*, *op. cit.*, p. 89, p. 40, p. 93 et p. 105.

13 *Ibid.*, p. 106 et p. 93.

n'était pas une destination, mais un chemin et une cartographie éternellement mouvantes, déplacées au fil des tentatives pour revenir, au fil des paroles et des voix qui s'y expriment.

J'aime la multiplicité des voix de tes romans et la puissance de cette polyphonie. Je pense au dispositif de *Celui qui est digne d'être aimé* : quatre lettres qui font entendre quatre facettes de la vie du héros. Mais je pense aussi aux nombreux personnages et à la manière dont chacun porte le souvenir, l'histoire d'un autre. Ils hantés par d'autres voix, par d'autres existences ; ils ont la responsabilité de les faire entendre, de porter leurs voix. C'est la forme que prend l'entrelacement entre le passé et le présent, entre la trahison et la fidélité, entre le départ et le retour.

Dans *Celui qui est digne d'être aimé*, Ahmed l'énonce très nettement : il se souvient de l'exposé qu'il avait présenté à l'Université de Rabat sur la première expérience homosexuelle d'André Gide à Biskra, en compagnie d'Oscar Wilde. « Plus tard, je me suis rendu compte que j'avais fait un oubli impardonnable. Tragique. J'avais traité le garçon arabe offert à André Gide en ne parlant pratiquement pas de lui. Moi, le pédé arabe d'Emmanuel, j'avais tué à Rabat une énième fois le garçon qui devrait être le véritable héros de cette histoire. J'aurais dû lui servir de voix, d'avocat, d'ami, de frère lointain.¹⁴ »

Tes romans sont peuplés de ceux qui ont été laissés de côté, qui ont été sacrifiés, et de ceux qui leur servent d'avocats. Le père d'Ahmed – dont tous les enfants, Ahmed compris, suivant en cela leur mère, ont participé à son « deuxième meurtre » en « l'oubl[ant] », en « l'écart[ant] de nos mémoires »¹⁵. Plus tard, Halima, la « bonne », « cuisinière », « nounou »¹⁶. Dans *La Vie lente*, Samir, qui « mettait du khôl dans ses yeux » et « chantait tout le temps les chansons de Samira Saïd ». Mounir précise : « Je savais qu'il payait pour moi, qu'il mourrait à ma place.¹⁷ »

14 *Ibid.*, p. 118.

15 *Ibid.*, p. 13.

16 *Ibid.*, p. 110.

17 *La Vie lente, op. cit.*, p. 52.

Dans *Celui qui est digne d'être aimé*, Lahbib s'adresse à Ahmed : « Ne m'oublie pas. Tu dois me rendre justice. Me porter mort et vivant dans ton cœur. » Comme Samir et Mounir, les personnages peuvent autant sauver qu'ils ont tué ; Ahmed reconnaît ainsi : « J'ai cessé de parler de Lahbib. Je l'ai tué en moi. » Ahmed, encore, au sujet de celui qu'il était lui-même : « Je t'ai aidé à le tuer.¹⁸ »

Dans *La Vie lente*, Madame Marty aimerait « ressusciter » sa sœur Manon, pour « ne plus avoir honte ». Madame Marty demande à Mounir : « Tu acceptes de continuer à me faire vivre après ma mort ?¹⁹ »

Parmi toutes ces voix, il y en a une qui m'a particulièrement marqué, car un peu dissonante. Elle est la voix, dans *Celui qui est digne d'être aimé*, du père juif marocain de Vincent. Lui refuse de retourner à Meknès. « Il était trop tard pour retourner. Le monde n'était le plus même monde. À quoi bon revenir pour sans le vouloir détruire des souvenirs précieux ?²⁰ »

Oui, à quoi bon revenir ?

Il y a cette magnifique formule de Jean Genet, dans son introduction de 1970 aux lettres de prison de George Jackson : écrire « dans la langue de l'ennemi ». (Il précise aussitôt que s'il faut « accepter cette langue », c'est bien pour « la corrompre si habilement que les Blancs s'y laisseront prendre » ; et il se demande également dans quelle mesure la poésie est contradictoire avec « l'entreprise révolutionnaire ».²¹) Reste à savoir, toutefois, qui est l'ennemi. *La Vie lente* est aussi le roman de cette incertitude : entre Mounir et Simone, entre Antoine et Mounir qui est l'ami, qui est l'ennemi ? Que faire quand nos amis deviennent nos ennemis, et l'inverse ? Et que faire face aux ruses du pouvoir qui font passer les uns pour les autres, et les autres pour les uns ?

Revenir à l'arabe, disais-tu. D'autres l'ont fait, en pensant à leurs ennemis. Kateb Yacine, par exemple, après l'indépendance de l'Algérie. Bien sûr, l'anachronisme est risqué en citant Yacine :

18 *Celui qui est digne d'être aimé*, op. cit., p. 135, p. 100 et p. 93.

19 *La Vie lente*, op. cit., p. 129 et p. 173.

20 *Celui qui est digne d'être aimé*, op. cit., p. 73.

21 Jean Genet, « Introduction à *Les Frères de Soledad* », *L'Ennemi déclaré*, Paris, Gallimard, 1991, p. 68-69.

c'est t'assigner à une époque, à un contexte, à des préoccupations qui ne sont pas les tiens. Mais c'est bien toi qui m'as fait découvrir l'écrivain arabe israélien Sayed Kashua, qui écrit en hébreu la vie des arabes d'Israël (et qui, aussi, a fini par quitter Israël, désespérant de son propre pouvoir, ou de son propre espoir...).

Il reste que, de Kateb Yacine, j'ai été frappé par cette phrase au sujet du français, une phrase que tu pourrais probablement endosser : « C'est un vieux compte amoureux à régler. Amour et haine sont inséparables. » Décrivant la « francophonie » comme une « politique d'aliénation », il ajoute : « La connaissance d'une langue est aussi une arme. Prenez l'exemple de la guerre d'Algérie. [...] Nous connaissions la langue des Français, qui, eux, ignoraient la nôtre. Nous avons utilisé la langue française pour défendre notre propre cause.²² »

Son retour à l'arabe a été marqué au prisme de la lutte qu'il a menée contre la politique d'« arabisation » en Algérie et l'« arabo-islamisme », contre les « mandarins » et les « oulémas de la littérature » qui imposaient « un arabe littéraire, arabe formaliste, figé ». Yacine, lui, défendait l'« arabe populaire », « méprisé », « la veine populaire des voyous de la littérature » – l'arabe dialectal et le tamazight²³.

La conclusion que Yacine nous pousse à tirer est alors loin d'être anachronique : la langue est toujours stratégique, relative à une lutte et à un contexte donnés. Comme il le résume en 1978, « jusqu'à l'indépendance nationale, il était important de s'exprimer en français, parce que cela pouvait atteindre le peuple français. [...] La situation a changé dans la mesure où il fallait s'exprimer ici. [...] La grande masse du peuple comprend deux langues : le berbère et/ou l'arabe parlé. [...] Pour l'écrivain, tout dépend alors des personnes qu'il veut toucher.²⁴ »

22 Kateb Yacine, *Le poète comme un boxeur*, Paris, Seuil, 1994, p. 99 et p. 96. Également, p. 72 : « Écrivain, j'ai été, plus que d'autres peut-être, aliéné par la langue française. » Et, p. 70 : « Ma pièce s'adresse à tous ceux qui, en Algérie, ont envie de partir pour la France et qui, une fois en France, souffrent d'y être ou de ne plus pouvoir rentrer. »

23 *Ibid.*, p. 80.

24 *Ibid.*, p. 75

Je note, aussi, que Yacine a parlé de la difficulté de ce retour. Interrogé sur un « long silence » dans son œuvre au cours des années 1970, il a expliqué : « J'ai fait plusieurs tentatives de retour en Algérie qui, au début du moins, se sont soldées par des échecs. [...] J'avais vécu dix ans d'exil. [...] Il fallait reprendre contact avec le pays, avec le peuple, vivre en Algérie à tout prix. Et cela n'a pas été facile. » (p. 179)

Précisément, alors, quelle est la bataille à mener ? Il me semble que ce n'est pas ton combat – je veux dire, ce n'est pas le combat que, toi, tu t'es choisi. C'est ce qui m'a ému quand j'ai lu *La Vie lente* : la rupture réside peut-être dans la désignation d'un ennemi. Tu dessines précisément une lutte et c'est ici – ou là-bas, puisque je t'écris depuis Washington –, en France, que tu as décidé de mener cette lutte. La multiplicité des voix dont je parlais précédemment est précisément si puissante parce qu'il s'agit de porter, ici et maintenant, haut et fort, en France en 2019, ces voix.

Il y a quelques jours, nous avons publiquement discuté ensemble dans une librairie au sujet de *La Vie lente*. Tu as été interrogé sur l'écriture en arabe, sur le fait d'être édité en arabe, d'être publié au Maroc ; on te le demande souvent. Or, à travers *La Vie lente*, il me semble que tu réponds par avance que te demander t'écrire en arabe, ce serait te renvoyer vers le Maroc, ce serait une forme d'assignation à résidence, considérer que ce que tu as dit, et même ce que tu es, concerne le Maroc. Or, comme tu le rappelles vigoureusement – et avec quelle extraordinaire vigueur ! – c'est bel et bien de la France dont il est question. Comme si les dominations que tu décris, l'aliénation par la langue et la culture, étaient définitivement réglées. Te faire abandonner le français, ce pourrait être une nouvelle ruse de la raison dominante.

Cette discussion du retour porte la trace d'un très beau texte de Pierre Bourdieu qui s'intitule « L'Odyssée de la réappropriation », au sujet de l'écrivain berbère Mouloud Mammeri. Je l'ai découvert par Didier Eribon ; ce texte lui a été fondamental pour l'écriture de *Retour à Reims*. Selon Bourdieu, « l'histoire du rapport de Mouloud Mammeri à sa société et à sa culture originelles peut être décrite comme une Odyssée, avec un premier mouvement d'éloignement vers des rivages inconnus, et pleins de séductions, suivie d'un long retour, lent et semé d'embûches, vers la terre natale. Cette Odyssée, c'est, selon moi, le chemin que doivent parcourir, pour se trouver, ou se retrouver, tous ceux qui sont issus d'une société dominée ou d'une classe ou d'une région dominée des sociétés dominantes.²⁵ » Comme le décrit Bourdieu, après un moment d'appropriation de la

25 Pierre Bourdieu, « L'Odyssée de la réappropriation », *Awal, Cahiers d'études berbères*, n°18, 1998.
<http://www.homme-moderne.org/societe/socio/bourdieu/varia/odyssee.html>.
Ainsi que Didier Eribon, *La Société comme verdict*, Paris, Fayard, 2013, p. 87-93.

culture dominante (« celle qui se vit universelle »), qui n'était au fond qu'un « mouvement de répudiation, de reniement », Mammeri est revenu vers la « culture paternelle », « [se remettant] à l'écoute des poètes-forgerons, des poètes-démiurges ». Mais le véritable retour n'a totalement lieu qu'au moment où, refusant de dissocier la poésie occidentale noble et l'ethnologie des cultures traditionnelles berbères, Mammeri a porté dans le langage poétique ses recherches ethnographiques. C'est-à-dire en portant la contestation, la subversion des hiérarchies, des dominations, des colonisations au cœur même de la langue des dominants.

Là est ce qui me frappe dans *La Vie lente*, où les identités confisquées, imposées et dépossédées sont si présentes : plus tu parles de revenir au Maroc, plus tu t'en éloignes, géographiquement au moins, dans cette manière de placer autant la France au cœur du roman, mais pour y faire alors entendre des voix doublement absentes, entre la France et le Maroc. Pour y porter avec d'autant de plus de force le fer contre la société responsable de cette « humiliation éternelle »²⁶.

J'aurais aimé t'écrire un peu plus longuement, mon cher Abdellah, et te parler notamment de James Baldwin que, comme tu le sais, je lis intensément en ce moment. Combien le retour est omniprésent chez lui ! Comme Yacine et toi, il nous rappelle à quel point le déplacement et le retour, qu'ils soient proprement géographiques ou plus métaphoriques, ne cessent d'obséder les écrivains minoritaires, ceux qui ont fait de leur situation de domination (sexuelle, sociale, raciale, genrée, linguistique) le point de départ de leur travail de la langue. « Tous les au revoir ne sont pas des adieux », écrit Baldwin dans un article de 1977, un article qui s'ouvre par le souvenir de son départ des États-Unis vingt-neuf ans plus tôt – « mon départ, qui, surtout à mes yeux, empestait la trahison, était le seul moyen pour moi de prouver, ou de racheter cet amour, mon seul espoir.²⁷ » Je relève que, dans le recueil français où se trouve cet article, *Retour dans l'œil du cyclone*, le premier

26 *La Vie lente*, op. cit., p. 235.

27 James Baldwin, « Tous les au revoir ne sont pas des adieux », *Retour dans l'œil du cyclone*, Paris, Christian Bourgois, 2015, p. 159.

texte de l'ouvrage a pour titre « Point de non-retour ». Je note aussi que Baldwin, même exilé, a continué d'écrire en anglais et qu'il a pu parler de la « nécessité » vitale de l'« anglais noir »²⁸. Dans son roman *Un autre pays*, une partie du récit repose sur le retour à New York d'Eric, un américain blanc homosexuel installé en France. Retour qui le tourmente, lui aussi. Retour qui soulève « l'énorme question qu'il avait soigneusement évitée pendant trois ans. L'accepter, c'était mettre un terme à son séjour en Europe. La refuser, c'était faire de ce séjour un exil.²⁹ » Séjour ou exil, Baldwin y dessine l'indécision du départ comme du retour, de la possibilité de leur caractère définitif et irrévocable : « – Ceux qui vont en Amérique, dit Mme Belet ne reviennent jamais. – *Au contraire*, dit Yves, ils reviennent tout le temps.³⁰ »

J'aime énormément une nouvelle de 1960 de James Baldwin, en même temps qu'elle me laisse le sentiment d'une profonde indécision et d'un grand trouble au moment où elle s'achève : « Ce matin, ce soir, si tôt », publié en français dans le recueil *Face à l'homme blanc*. Le héros est un noir américain, chanteur et acteur célèbre, installé à Paris depuis douze ans avec sa femme blanche et suédoise, et leur fils. La famille s'appête à rentrer aux États-Unis pour y vivre ; le héros appréhende la brutale confrontation avec le racisme qu'il a fui. Paris lui a donné une vie qu'il n'aurait pu avoir sinon ; Paris lui a sauvé la vie. Toutefois, dans cette nouvelle, le lieu-même du retour est déplacé : la véritable confrontation se produit à Paris, avant le départ, lors d'une soirée qui précède de quelques jours à peine le voyage pour les États-Unis. Dans un bar, le héros fait la connaissance d'un groupe de jeunes noirs américains qui voyagent en Europe (« c'est comme si nous étions de retour au pays ») ; il retrouve aussi un ami tunisien, Boona, considéré comme l'un de ses « frères », comme le sont pour le héros les « Nords-Africains » qu'il a rencontrés à Paris (bien que leur condition sociale diffère, ils subissent le racisme français)³¹. Mais la rencontre entre les jeunes noirs et Boona tournent mal, en raison d'un vol ; plus qu'une rencontre, elle s'avère être le télescopage de plusieurs temporalités et de plusieurs configurations sociales, de plusieurs identités

28 James Baldwin, « Si l'anglais noir n'est pas une langue, alors dites-moi, qu'est-ce qu'une langue ? », *Retour dans l'œil du cyclone*, op. cit., p. 174.

29 James Baldwin, *Un autre pays*, Paris, Gallimard, « Folio », 2019, p. 248-249.

30 *Ibid.*, p. 287.

31 James Baldwin, « Ce matin, ce soir, si tôt », *Face à l'homme blanc*, Paris, Gallimard, 1968, p. 203 et p. 174.

et des solidarités qui sont associées : télescopage entre ce qu'être Noir signifie aux États-Unis et ce qu'il signifie en France, entre la solidarité avec des compatriotes noirs américains et la solidarité avec des Arabes en France, etc. Le héros est autant d'un pays que de l'autre ; mais il ne semble pouvoir être des deux à la fois, en même temps. Et peu importe là où il est, physiquement, pour que se manifeste la dissonance entre ses identités clivées, ses appartenances. Si bien que le « retour », s'il est le choc entre le passé et le présent, s'il est le séisme qui fait s'affronter plusieurs strates de la trajectoire d'un individu, n'a pas besoin du déplacement géographique pour advenir. Peu importe, presque, le voyage en lui-même pour les États-Unis : les tensions sont là, violentes, peut-être indépassables, en tout cas profondes et vivantes.

Vendredi soir dernier, en marchant boulevards de Belleville et de la Villette, alors que je te disais ma profonde déception, et même ma colère, à la lecture d'un livre récent qui, prétendant apporter une pierre à la théorie post-coloniale, n'en faisait finalement qu'une grossière caricature, tu m'as dit que tu l'entendais comme un avertissement adressé à toi-même. Tu es loin de la caricature, te disais-je, bien au contraire. Tu m'as parlé de ton prochain livre, de la nécessité d'opérer un nouveau déplacement. Le voyage est loin d'être fini, ai-je pensé. Et davantage que la prochaine destination, dans la mesure où chacun de tes livres constitue un nouveau voyage en soi, comme celui en RER A dans *La Vie lente*, je suis impatient d'en connaître le trajet.

Je t'embrasse, mon cher Abdellah,

Antoine